

Fado, majeur et mineur de Raoul Ruiz

Philippe Gajan

Number 78-79, September–October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24299ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. (1995). Review of [*Fado, majeur et mineur* de Raoul Ruiz]. *24 images*, (78-79), 75–75.

FADO, MAJEUR ET MINEUR DE RAOUL RUIZ

Ruiz, année après année, construit une œuvre forte, singulière, nettement en marge des circuits de distribution et pourtant prolifique. Un an après *L'œil qui ment*, il réalise en 1993 *Fado, majeur et mineur*. Plus intimiste que le précédent, il présente néanmoins de nombreuses similitudes avec le reste de son œuvre: un univers onirique, les thèmes récurrents de la religion catholique et de la quête mystique.

Cette quête, cette fois-ci, est celle de Pierre (interprété par Jean-Luc Bideau). Affecté par des troubles de mémoire, il se laisse entraîner dans un passé qui pourrait être le sien par un jeune homme écorché vif qui cherche à se venger du suicide d'une femme qu'il a aimée. Débute alors une plongée dans les souvenirs et les songes que hante une bien étrange galerie de personnages. Pierre se souvient, ou bien rêve-t-il encore: alors

qu'il vendait des exemplaires de l'encyclopédie Britannica, il fit la connaissance d'une très belle femme qu'il aime. Ici les fils d'Ariane sont multiples, les certitudes, à l'image de celles du protagoniste principal, sont bannies et les pistes de lecture infinies.

Déroutant, parfois difficile d'accès, le film exerce pourtant une fascination qui est l'apanage de la plupart des réalisations de Ruiz. Qu'on se souvienne des *Trois couronnes du matelot*, l'une de ses plus connues à ce jour. C'est que le cinéaste d'origine chilienne partage avec de nombreux auteurs sud-américains (Borges, García Marquez) la maîtrise de l'illusion et des apparences. Il est sans doute l'un des cinéastes les plus habiles en matière de construction du récit, entraînant le spectateur dans un dédale où se mêlent réalité et fiction, où l'onirisme côtoie parfois l'absurde.

Raoul Ruiz est une sorte de fils spirituel de Buñuel. Ainsi il a fait de la double figure de Pierre et Antoine (le jeune homme) dans *Fado, majeur et mineur* une sorte d'alter ego, entre ange et démon, entre bourreau et victime, qui n'est pas sans rappeler les personnages qu'incarnèrent Fernando Rey dans les films du maître (songeons à *Cet obscur objet du désir*). L'absurde, l'extrême importance de la religion, la bourgeoisie sont autant de points communs que l'on retrouve dans l'œuvre des deux cinéastes.

Ruiz est un cinéaste majeur, hélas trop rarement distribué sur nos écrans. Le Nouveau Festival en présentant *Fado, majeur et mineur*, vient nous le rappeler fort à propos. ■

PHILIPPE GAJAN

LIVING IN OBLIVION DE TOM DICILLO

Le nouveau film de Tom Dicillo (après *Johnny Suede*) le confirme à sa place de «jeune cinéaste américain indépendant à suivre». Une idée qu'il exploite justement puisque le sujet de son film est... le tournage d'un film indépendant à petit budget. Sur le mode comique, frôlant parfois l'absurde mais non sans une certaine tendresse pour ces croisés de la religion Cinéma, il épingle les mille et un déboires d'un réalisateur (Steve Buscemi) qui tente de mener à bien son projet. «*Tout me nuit et conspire à me nuire*» semble hurler dans ses rêves notre infortuné metteur en scène contre qui se liguent tout à la fois l'équipe technique (un perchiste qui «oublie» son micro dans le cadre; les douleurs abdominales de son caméraman, ...) et les comédiens (leurs démêlés sentimentaux, leur crise d'ego,...).

Réussite totale dans sa première partie (grosso modo la première demi-heure) le film s'essouffle par la suite. Pour comprendre cela, il faut remonter à la genèse du projet: conçu à l'origine comme un court métrage (justement cette première partie), il s'est



Steve Buscemi.

modifié grâce à l'envie de tous les protagonistes de rencontrer à nouveau cette merveilleuse alchimie qui les avait animés au départ. Malheureusement l'effet sur le spectateur est celui d'un somptueux soufflé qui lentement se dégonfle. Tom Dicillo considérerait à raison qu'il était loin d'avoir épuisé les possibilités de son sujet. Mais cela l'a entraîné à broder plus qu'à créer une suite dont il n'avait nul besoin.

La critique est à la mesure de la décep-

tion mais ne doit en aucun cas masquer les grandes qualités dont fait preuve *Living in Oblivion*. Une très belle direction photo de Frank Prinzi (celui de *Sleepwalk* de Sarah Driver dont on retrouve le très beau noir et blanc à gros grains), et surtout de formidables idées de mise en scène comme par exemple la construction du récit (le dédale des rêves en cascade) ou les fonctions métaphoriques de l'alternance couleur/noir et blanc (dans la première partie, la «réalité», le tournage est en noir et blanc; la «fiction», le film dans le film est en couleur).

Enfin il faut noter l'affinité du réalisateur avec un courant auquel n'échappait pas son précédent film *Johnny Suede* et qu'à la manière d'un paquet-cadeau, on emballe du terme postmodernité: les emprunts/recyclages (la scène du rêve de *Twin Peaks* joyeusement caricaturée); les citations (Tarantino, bien sûr, dont il égratigne gentiment la subite notoriété); le film dans le film; etc... Tom Dicillo a de qui tenir! ■

PHILIPPE GAJAN